

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2019

Volume XX

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

RAYMOND ARON : LE RÉALISME DES NORMES LIBÉRALES

PAR

OLIVIER SCHMITT (*)

Raymond Aron est certainement l'un des internationalistes français les plus connus. La publication de *Paix et guerre entre les nations* avait été saluée en France par Jean-Baptiste Duroselle et aux États-Unis par Hans Morgenthau et Robert Tucker. Hedley Bull s'était appuyé sur Aron pour distinguer entre le système et la société internationale et, dans les années 1970, l'*American Political Science Association* avait classé le livre comme le troisième plus important dans le domaine des Relations internationales, après *Politics amongst Nations* de Morgenthau et *System and Process in International Politics* de Kaplan (1).

Pourtant, Bryan-Paul Frost avait probablement raison d'avancer en 1997 qu'Aron était un « *théoricien négligé* » et de craindre que guère plus qu'« *une poignée d'étudiants étudient sérieusement cette œuvre monumentale* » (2). Il est vrai que l'étude d'Aron est un travail rendu compliqué par l'éparpillement de ses écrits sur les relations internationales qui, outre *Paix et guerre*, comprennent aussi son *Clausewitz*, des études ponctuelles telles que *Les Guerres en chaîne*, *Le Grand Débat* ou *La République impériale*, des articles dans des revues scientifiques et une multiplicité d'éditoriaux et d'analyses dans la presse quotidienne et hebdomadaire. Outre la difficulté intrinsèque liée à l'accès à l'œuvre aronienne, son héritage a été rendu difficile par les évolutions intrinsèques du champ scientifique des Relations internationales, aux États-Unis comme en France. Outre-Atlantique, la recherche finalement infructueuse d'une « grande théorie systémique » initiée par le réalisme structurel de Waltz – et le débat néo-réalisme/néo-libéralisme/constructivisme qui a dominé les échanges pendant 25 ans – a certainement contribué à détourner les lecteurs des approches complexes et nuancées d'Aron.

(*) Enseignant-chercheur au Centre for War Studies de l'University of Southern Denmark (Danemark).

(1) Dario BATTISTELLA, « La France », in Thierry BALZACQ / Frédéric RAMEL (dir.), *Traité de Relations internationales*, Presses de Sciences Po, Paris, 2013, pp. 157-180.

(2) Bryan-Paul FROST, « Resurrecting a neglected theorist: the philosophical foundations of Raymond Aron's theory of International Relations », *Review of International Studies*, vol. XXIII, n°1, 1997, p. 143.

Pourtant, comme l'écrit Stanley Hoffmann, l'importance d'Aron est évidente pour comprendre les relations internationales, notamment par rapport à ses équivalents américains : « *son coup d'œil est plus vaste, ses constructions sont plus souples (ce qui lui fut parfois reproché par des esprits avides de certitudes...) et ses analyses ont parfois précédé celles d'outre-Atlantique* » (3). En France, la montée en puissance d'une lecture sociologique des relations internationales inspirée de la tradition durkheimienne a également contribué à la marginalisation relative d'Aron, trop vite identifié comme un « *Cold Warrior* » (4) si marqué par la Guerre froide qu'il serait devenu inutile dans un monde en pleine transnationalisation (5). Ce désintérêt relatif semble être en train de s'estomper, une nouvelle génération d'internationalistes n'hésitant plus à se réclamer d'Aron dans leurs analyses des questions internationales (6).

Malgré cette tendance encourageante, il est légitime de considérer qu'Aron est loin d'être un auteur largement étudié ou enseigné, ce que certains (7) attribuent au fait qu'Aron n'a pas conduit de « *marketing scientifique* » en cherchant à faire école ou en créant un vocabulaire conceptuel spécifique permettant une identification immédiate par les étudiants et enseignants (comme « *habitus* » ou « *champ* » pour Bourdieu, « *actants* » ou « *objets chevelus* » pour Latour, etc.).

De nombreux commentateurs ont observé qu'Aron était un réaliste d'un genre particulier, le rendant difficile à classer. Lui-même était critique d'un Hans Morgenthau qu'il considérait comme « *un croisé du réalisme* » et il pensait que le « *réalisme* » avait donné naissance à une « *idéologie comparable à celle qu'elle prenait pour cible de ses critiques* » (8). Son approche prend bien en compte certains éléments typiques du réalisme, tels que le primat du groupe politique (en l'occurrence l'Etat), l'égoïsme et l'importance de la politique de puissance (9), mais elle rajoute de nombreuses dimensions qui font d'Aron un réaliste original : sa prise en compte de l'importance des idéologies, de la nécessité de varier les niveaux d'analyse ou encore son refus de distinguer théorie « *normative* » et théorie « *scientifique* » (à travers sa recherche d'une « *praxéologie* ») le distinguent de bien d'autres auteurs considérés comme faisant partie du canon réaliste.

(3) Stanley HOFFMANN, « Raymond Aron et la théorie des Relations internationales », *Politique étrangère*, 2006/4, p. 724.

(4) Stuart L. CAMPBELL, « Raymond Aron: the making of a cold warrior », *Historian*, n°51, 1989, pp. 551-573 ; Jan-Werner MÜLLER, « Fear and freedom: on 'Cold War liberalism' », *European Journal of Political Theory*, n°7, 2008, pp. 45-64.

(5) Thomas MESZAROS / Anthony DABILA, « Raymond Aron's heritage for the International Relations discipline: The French school of sociological liberalism », in Olivier SCHMITT (dir.), *Raymond Aron and International Relations*, Routledge, Abingdon, à paraître.

(6) Cf. par exemple les contributions in Jean-Vincent HOLEINDRE (dir.), « Raymond Aron et les relations internationales, 50 ans après *Paix et guerre entre les nations* », *Etudes internationales*, vol. XLIII, n°3, 2012.

(7) Peter BAEHR, « The honored outsider: Raymond Aron as sociologist », *Sociological Theory*, vol. XXXI, n°2, 2013, pp. 93-115.

(8) Raymond ARON, *Paix et guerre entre les nations*, Calmann-Lévy, Paris, 1962, p. 586.

(9) William C. WOHLFORTH, « Realism », in Christian REUS-SMITH / Duncan SNIDAL (dir.), *The Oxford Handbook of International Relations*, Oxford University Press, Oxford, 2008, p. 132.

De manière très intéressante, Aron est l'un des rares internationalistes à avoir abordé au cours de sa carrière à la fois les enjeux de puissance (y compris les questions militaires et stratégiques), d'économie politique internationale, de transformations de long-terme des sociétés et d'éthique internationale. Cette diversité est rendue possible par la cohérence de l'approche socio-historique d'Aron, qui lui permet de traiter ces sujets *a priori* divers de façon systématique et analytiquement claire. De plus, la réflexion aronienne sur l'international s'établit dans la durée, bien avant la publication de *Paix et guerre entre les nations* et du *Clausewitz*. Son expérience de rédacteur à *La France libre* durant la Seconde Guerre mondiale lui permet de développer une expertise sur les questions militaires, tout en suscitant une réflexion poussée sur la possibilité d'un ordre international libéral et pluraliste après la fin du conflit (10). Son approche des relations internationales se caractérise par deux éléments-clés : un rejet de la théorisation structurelle au profit du développement de concepts ; une combinaison de la politique comparée (l'étude des régimes) et du système international, explorant leurs interactions mutuelles.

De ce fait, étudier les concepts et idées aroniens est particulièrement intéressant pour la production contemporaine en Relations internationales, qui émerge de la « *bataille des paradigmes* » (entre réalisme, libéralisme et constructivisme) avec un intérêt renouvelé pour le travail sur les concepts (11) ou la diversité des analyses (comme l'illustre « *l'éclectisme analytique* » (12)), mais aussi avec un désir de théorisation sociale qui explique la multiplicité des « tournants » que le champ est censé prendre tous les deux ou trois ans (« *historical turn* », « *practice turn* », « *visual turn* », etc.). Les chercheurs en Relations internationales sont également de plus en plus concernés par leur place dans le débat public (13), comme l'illustre le nombre d'articles ou de programmes visant à « construire des ponts » entre décideurs et universitaires. De fait, Aron a contribué au développement conceptuel des Relations internationales, son approche lui a permis d'être également compétent dans une variété de sous-champs de la discipline et sa propre biographie est un aller-retour constant entre recherche universitaire reconnue mondialement et participation au débat public, qui pourrait inspirer les réflexions des universitaires contemporains

(10) Or ROSENBOIM, *The Emergence of Globalism. Visions of World order in Britain and the United States, 1939-1950*, Princeton University Press, Princeton, 2017, pp. 24-46.

(11) Stefano GUZZINI, « The ends of International Relations theory: stages of reflexivity and modes of theorizing », *European Journal of International Relations*, vol. XIX, n°3, 2013, pp. 521-541 ; Felix BERENSKOETTER, « Approaches to concept analysis », *Millennium, Journal of International Studies*, vol. XLV, n°2, 2017, pp. 151-173.

(12) Rudra SIL / Peter J. KATZENSTEIN, *Beyond Paradigms: Analytical Eclecticism in the Study of World Politics*, Palgrave MacMillan, Basingstoke, 2010 ; Jérémie CORNUT, « Analytic eclecticism in practice: a method for combining International Relations theories », *International Studies Perspectives*, vol. XVI, n°1, 2015, pp. 50-66.

(13) Synne L. DYVIK / Jan SELBY / Rorden WILKINSON R. (dir.), *What's the Point of International Relations?*, Routledge, Abingdon, 2017.

sur le sujet. En bref, Aron est un penseur complexe et intéressant, dont l'étude est tout à fait profitable pour comprendre le temps présent.

ARON ET LA LECTURE DU MONDE SOCIAL

Cette section résume l'approche aronienne du monde social, qui est indispensable pour comprendre son analyse des relations internationales. Elle n'entend pas rendre compte de l'intégralité de l'approche aronienne (14), mais en présente les aspects saillants nécessaires à l'appréhension de l'œuvre. En particulier, deux éléments développés par Aron sont incontournables : sa philosophie de l'histoire et son engagement critique avec Max Weber.

Comme Reed M. Davies (15) l'a parfaitement identifié, la philosophie de l'histoire de Raymond Aron est l'un des aspects majeurs nécessaires à sa compréhension des relations internationales. Dans sa thèse de doctorat, publiée sous le titre *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Aron tente de dégager les fondements épistémologiques d'une science historique. Il tente en particulier de trouver une voie médiane entre deux tendances : d'un côté, une analyse postulant l'unicité de l'histoire humaine et la possibilité d'identification de régularités ; de l'autre, une approche insistant au contraire sur la multiplicité et l'incommensurabilité des expériences. Pour Aron, le matérialisme historique est typique de la première tendance, tandis que l'approche spenglérienne (elle-même inspirée de Nietzsche) est caractéristique de la seconde. Aron s'efforce de démontrer que la question du savoir historique soulève deux problèmes connexes. En premier lieu, dans quelle mesure le savoir historique peut-il être constitué en science spécifique ? Aron discute en fait la fameuse opposition entre expliquer (*erklären*) et comprendre (*verstehen*) et avance que les deux tendances historiques auxquelles il s'oppose sont en fait chacune une radicalisation de l'une de ces approches épistémologiques : la tendance à l'unicité de l'histoire met trop l'accent sur la dimension explicative, tandis que la tendance à l'incommensurabilité est une exagération de la dimension compréhensive. La seconde question posée par Aron est celle de la nature de la relation à établir entre le particulier (l'événement) et le général (la tendance) ou entre les niveaux micro et macro de l'analyse.

Aron propose une solution intégrée de ces deux questions. Selon lui, les tendances n'apparaissent dans l'ordre social qu'au niveau macro et fournissent un contexte dans lequel il s'agit d'examiner les événements et l'importance des stratégies des acteurs. La recherche historique doit donc explorer la conjoncture, qui rend une situation « possible » – et qui peut être

(14) Cf. entre autres Stephen LAUNAY, *La Pensée politique de Raymond Aron*, Presses universitaires de France, Paris, 1995 ; Serge AUDIER, *Raymond Aron, la démocratie conflictuelle*, Michalon, Paris, 2004 ; Gwendal CHÂTON, *Introduction à Raymond Aron*, La Découverte, Paris, 2017.

(15) Reed M. DAVIES, *A Politics of Understanding. The International Thought of Raymond Aron*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 2009.

le sujet de recherches sur les régularités d'occurrence d'une configuration sociale –, et le déroulé spécifique d'un événement, qui est par définition exceptionnel. Il est donc opposé aux approches pour lesquelles un événement s'est déroulé d'une certaine manière car il « devait » se dérouler de cette manière. En somme, Aron considère que tous les phénomènes humains sont sociaux – du fait qu'ils surviennent dans des groupes sociaux – mais possèdent un degré d'exceptionnalité : les forces collectives ne peuvent tout expliquer, une démarche qu'il résume sous l'expression « *déterminisme probabiliste* ». Ainsi, pour Aron, il est illusoire d'astreindre à un seul élément l'explication du cours des sociétés, que cet élément soit économique, politique ou religieux. Cette approche le conduit à critiquer à la fois les psychologues refusant de prendre en compte des données collectives et les sociologues prisonniers de leur recherche de régularités. En termes contemporains, nous dirions qu'Aron observe la co-constitution de l'agent et de la structure et, de ce fait, n'accorde à aucun d'entre eux de priorité ontologique dans l'explication d'un événement. De ce fait, Aron plaide pour un « *cercle herméneutique* » entre explication et compréhension afin de sortir de la double impasse de la recherche de « causes » générales et intemporelles d'un côté et du relativisme de l'autre.

Aron fonde cette philosophie de l'histoire sur une lecture critique de Max Weber (16). La découverte de Weber par Aron lors de son séjour en Allemagne fut une révélation pour le jeune Français, tant l'approche interprétativiste du sociologue allemand résonnait avec la réticence d'Aron envers la recherche positiviste de causes générales, représentée en France par Emile Durkheim. Il était également séduit par l'importance que Weber accorde à la politique et par le concept de domination développé dans le chapitre 4 d'*Economie et société*.

Toutefois, bien qu'Aron ait été à l'origine intéressé par des concepts webériens tels que l'idéal-type ou la distinction entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité, il s'est finalement distancé de Weber sur plusieurs plans. Le sociologue allemand est célèbre pour avoir entre autres forgé l'outil méthodologique d'idéal-type, une construction intellectuelle exagérant certaines caractéristiques sociales et servant à l'enquêteur d'indicateur de référence afin d'observer et de mesurer des similarités ou des différences entre plusieurs cas concrets. Aron est au fond réticent envers l'idéal-type, ce qui révèle un désaccord plus profond avec Weber sur l'interaction entre l'analyse et les valeurs. Aron observe que la logique de l'idéal-type implique que le chercheur tente de répondre à une question qu'il a lui-même posée et, une fois la question identifiée, la démarche consiste à explorer les faits pour y trouver une réponse. De ce fait, parce que la question est auto-définie et parce que l'outil méthodologique (idéal-type) est construit pour des besoins spécifiques, il y

(16) Peter BREINER, « Raymond Aron's engagement with Weber: recovery or retreat? », *Journal of Classical Sociology*, vol. XI, n°2, 2011, pp. 99-121.

a un risque que la réponse à la question ne représente qu'un point de vue. Cela peut sembler surprenant, Weber étant aussi célèbre pour défendre la « neutralité axiologique », c'est-à-dire l'idée que la recherche sociale et les choix de valeurs devraient être clairement séparés, avec le double avantage de garantir l'objectivité de la recherche tout en préservant la pluralité des jugements de valeur. Aron remarque que cette position risque de nier toute base rationnelle dans le choix de l'objet de recherche, comme si l'enquête devenait un acte volontaire, quasi nietzschéen.

« Comme il [Weber] niait toute possibilité d'établir rationnellement une hiérarchie entre les valeurs de la vie et celles de l'esprit, comme le conflit entre les dieux de l'Olympe symbolisait pour lui les valeurs incompatibles offertes à l'humanité ou créées par elle, le choix de l'homme d'action réfléchissait, à un niveau inférieur, le choix ultime de l'homme, choix par chacun de sa destinée, dans la solitude irréductible de la conscience. Rien n'empêche ce choix injustifiable d'être celui du mal. L'engagement auquel aboutit la philosophie de Max Weber représente un substitut d'une croyance religieuse, la protection dernière contre une science qui violerait notre conscience sous prétexte d'en révéler les secrets ou de lui dicter son devoir » (17).

Au contraire, Aron reconnaît que la science et les valeurs relèvent de deux ordres différents, mais une différence n'est pas nécessairement une antinomie. Pour Aron, les choix de valeurs peuvent être fondés en raison, même si personne ne peut connaître les résultats d'une action avant qu'elle ne soit engagée et que les choix rationnels peuvent parfois conduire à des maux plus importants. C'est cette imprévisibilité des conséquences de l'action qui rend une éthique de la prudence d'autant plus nécessaire. De plus, il existe des règles de moralité qui ne sont pas réductibles à leur construction historique contingente, mais ont une valeur universelle. Par exemple, « tu ne tueras point » n'est pas une valeur relevant d'un goût (comme on préférerait le bleu au rouge) mais peut être fondé en raison. Comme Aron l'écrit dans sa préface à la traduction française de *Le Savant et le politique*, « si tout ce qui n'est pas vérité scientifique est arbitraire, la vérité scientifique elle-même serait l'objet d'une préférence, aussi peu fondée que la préférence contraire pour les mythes et les valeurs vitales » (18). Aron refuse ainsi l'argument wébérien selon lequel la culture moderne est en définitive une « guerre des dieux » interminable, puisqu'il n'y aurait pas de moyen de choisir entre des valeurs différentes.

Parce qu'il existe des valeurs qui peuvent être fondées en raison, Aron ne trouve pas d'explication logique à l'apparent relativisme de Weber. Pour Aron, ce dernier a transformé une observation factuelle – les êtres humains ont des valeurs différentes et concurrentes – en une philosophie de la condition humaine qui est en définitive contradictoire – toutes les valeurs

(17) Raymond ARON, « Max Weber et Michael Polanyi », in *Les Sociétés modernes*, Presses Universitaires de France, Paris, 2006, pp. 157-158.

(18) Raymond ARON, « Préface », in Max WEBER, *Le Savant et le politique*, Plon, Paris, 1959, p. 40.

sont simultanément vraies et fausses. Ainsi, l'antinomie artificielle créée par Weber entre science et valeur conduit simultanément à une sélection irrationnelle des valeurs et à une science sans fondements. Donc, pour Aron, la réflexion normative n'est pas une étape secondaire qui doit être conduite après que l'analyse scientifique du monde social a été effectuée : au contraire, les valeurs sont la condition de possibilité d'une analyse scientifique. Sa défense de la possibilité d'établir des valeurs universelles fondées en raison illustre l'influence de la formation kantienne d'Aron.

De plus, Aron considère l'épistémologie wébérienne comme fondée sur une hypothèse intenable de distinction fondamentale entre science et réalité. Pour Aron, Weber comprend la réalité comme une accumulation de faits dispersés auxquels le sociologue tente de donner une cohérence grâce à l'aide d'une construction théorique (l'idéal-type). Au contraire, selon Aron, la réalité préexiste à la construction théorique et il s'agit donc d'en analyser empiriquement les structures sans être limité par la reconstitution abstraite qu'impose l'idéal-type. Le sociologue « *n'évite la partialité et n'atteint l'équité qu'en se refusant la liberté que Max Weber admettait dans la construction des types idéaux et en élaborant au moins une théorie analytique, qui indique les principaux déterminants et permette de reconstruire l'ensemble* » (19). On trouve dans cette critique de l'idéal-type wébérien les fondements de la préférence aronienne pour la construction de concepts – et non d'idéaux-types, qui sont des stylisations d'observations empiriques – permettant d'étudier le monde social. Ainsi, dans le vocabulaire de la philosophie de sciences contemporaine, Aron serait un réaliste scientifique, là où Weber est un analyticiste (20).

Comme mentionné précédemment, l'approche aronienne rejette une dichotomie très nette entre recherche « scientifique » et « normative ». Il s'agit donc d'étudier la tradition normative à laquelle Aron appartient. Gwendal Châton a observé (21) que trois lectures différentes avaient été faites de l'œuvre aronienne. Pour certains, Aron serait un néo-kantien, une interprétation basée sur les multiples références à « l'idée de raison » dans les écrits aroniens. Une autre lecture fait d'Aron un néo-aristotélien. Loin d'être un moderne continuateur du libéralisme du XIX^e siècle, Aron serait en fait un classique défendant des valeurs libérales car, en contexte, elles seraient les plus appropriées à une vie sociale satisfaisante. La préoccupation d'Aron pour le « bien commun » ou la « vertu civique » serait ainsi la preuve de son penchant aristotélien caché sous un voile libéral. Enfin, une troisième lecture voit en Aron un « républicain libéral » réalisant une forme de synthèse des grandes idées politiques par son attention

(19) Raymond ARON, « Science et conscience de la société », *Archives européennes de Sociologie*, vol. I, n° 1, 1960, p. 22.

(20) Patrick Thaddeus JACKSON, *The Conduct of Inquiry in International Relations: Philosophy of Science and its Implications for the Study of World Politics*, Routledge, Abingdon, 2012.

(21) G. CHÂTON, *Introduction à Raymond Aron...*, *op. cit.*

libérale pour l'indépendance, son souci républicain pour la citoyenneté et son penchant socialiste pour la justice sociale.

Il s'agit donc d'étudier la manière dont l'approche aronienne du monde social influence sa compréhension des relations internationales en étudiant successivement sa construction conceptuelle, son intégration de l'étude des régimes et du système international et sa recherche d'une éthique des relations internationales.

L'ÉLABORATION CONCEPTUELLE

La lecture de *Paix et guerre* permet d'identifier un certain nombre de concepts élaborés par Aron afin de saisir certains aspects des relations internationales. Tout d'abord, Aron élabore une distinction – qui sera ensuite reprise par Hedley Bull (22) – entre « système » et « société » international(e). En particulier, le système international se caractérise par la possibilité d'une guerre entre les unités politiques qui le composent. C'est cette possibilité toujours existante d'un conflit armé qui définit le système international et qui justifie qu'il soit étudié de manière distincte. Un système international est ainsi géographiquement et historiquement limité (par exemple, il y avait au XVIII^e siècle un système européen et un système asiatique) et Aron avance que la grande nouveauté du XX^e siècle est l'extension du système international à l'ensemble de la planète, à travers le développement des moyens de projection de la puissance militaire. Aron reconnaît que le système international ne recouvre pas la totalité des interactions internationales et laisse de côté les flux transnationaux de personnes, d'idées, ou de biens économiques et culturels. Si ces flux sont un degré de complexité supplémentaire des interactions internationales – et méritent d'être étudiés en tant que tels –, ils ne constituent pas pour autant la caractéristique fondamentale du système international qui est marqué par le risque de guerre et « *le droit que se réservent les unités politiques de se faire justice elles-mêmes* ». Aron a été critiqué pour cette vision apparemment traditionnelle des relations internationales et il reconnaît lui-même dans ses *Mémoires* qu'il aurait peut-être dû accorder plus d'importance aux aspects économiques. Néanmoins, la phase actuelle de renouveau de la compétition entre grandes puissances illustrée par l'émergence de la Chine et le retour de la Russie donne raison à Aron contre l'optimisme transnationaliste ayant prévalu après la fin de la Guerre froide : la distinction entre système et société international(e) – bien établie dans la discipline des Relations internationales – a toujours une valeur analytique importante : les interactions transnationales se font à l'ombre du système international.

(22) Hedley BULL, *The Anarchical Society. A Study of Order in World Politics*, Columbia University Press, New York, 1977.

Cette distinction conceptuelle entre système et société conduit Aron à étudier l'un des concepts classiques du corpus réaliste : l'anarchie internationale. Il écrit ainsi : « *Les Etats ne sont pas sortis, dans leurs relations mutuelles, de l'état de nature. Il n'y aurait plus de théorie des Relations internationales s'ils en étaient sortis* » (23). Néanmoins, contrairement aux auteurs néo-réalistes, il traite l'anarchie comme une observation empirique et non comme une hypothèse fondamentale dont on pourrait déduire des régularités sur le fonctionnement du système international (par exemple sur les courses aux armements ou la formation des alliances). Ainsi, Aron observe que, même si le risque de guerre conduit les unités politiques à s'inquiéter pour leur sécurité, des phénomènes de relations hiérarchiques entre unités politiques ont lieu dans le système international : « *les unités politiques comportent une hiérarchie, plus ou moins officielle, déterminée essentiellement par les forces que chacune est supposée capable de mobiliser : à une extrémité les grandes, à l'autre les petites puissances, les une revendiquant le droit d'intervenir dans toutes les affaires, y compris dans celles qui ne les concernent pas directement, les autres n'ayant pas l'ambition d'intervenir en dehors de leur sphère étroite d'intérêt et d'action* » (24). Il annonce ainsi les travaux actuels en Relations internationales explorant les conséquences de cette hiérarchisation formelle ou informelle (25).

Aron définissant le système international à partir de la possibilité de guerre, il consacre logiquement une réflexion à la notion de puissance, qu'il définit de manière assez classique : « *J'appelle puissance sur la scène internationale la capacité d'une unité politique d'imposer sa volonté aux autres unités. En bref, la puissance politique n'est pas un absolu mais une relation humaine* » (26). Aron distingue notamment entre la puissance et la force, la puissance étant une relation sociale et la force étant un indicateur quantitatif (comme la taille et la qualité d'une armée, la solidité de l'économie, etc.). On observe ainsi que là où de nombreux auteurs opérationnalisent la notion de puissance de manière quantitative en cherchant des indicateurs objectifs, Aron montre qu'il s'agit en fait de deux concepts différents, la force n'étant pas nécessairement le meilleur indicateur (ou prédicteur) de la puissance. Aron tire de cette observation plusieurs distinctions conceptuelles, par exemple entre puissance défensive (capacité d'une unité politique à empêcher une autre unité politique de lui imposer sa volonté) et puissance offensive ou encore entre politique de puissance et politique de force. Malheureusement, Aron n'élabore pas particulièrement ces distinctions, qui méritent néanmoins d'être utilisées

(23) R. ARON, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 19.

(24) *Ibid.*, p. 107.

(25) DAVID A. LAKE, *Hierarchy in International Relations*, Cornell University Press, Ithaca, 2011 ; JANICE BIALLY MATTERN / AYSE ZARAKOL, « Hierarchies in world politics », *International Organization*, vol. LXX, n°3, 2016, pp. 623-654 ; VINCENT POULIOT, *International Pecking Orders*, Cambridge University Press, Cambridge, 2016.

(26) R. ARON, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 58.

car elles recèlent un potentiel analytique intéressant. Par exemple, plutôt que de parler d'« *impuissance de la puissance* » (27), on peut conceptualiser l'intervention militaire américaine en Iraq de 2003 comme un exemple de politique de force allant à l'encontre de la politique de puissance des Etats-Unis.

Surtout, Aron prévient qu'il est impossible d'obtenir une mesure précise de la puissance, pour deux raisons. En premier lieu, la puissance est relationnelle et donc partiellement endogène ; ensuite, les sources de la puissance changent au fil du temps et le contexte normatif dans lequel s'exerce cette puissance évolue aussi. Aron prévient ainsi qu'il est fondamental d'être sensible au contexte historique en étudiant et évaluant la puissance, mais tente quand même d'établir une liste générique des sources de celle-ci : « *la puissance d'une collectivité dépend de la scène de son action et de sa capacité d'utiliser les ressources, matérielles et humaines, qui lui sont données : milieu, ressource, action collective, tels sont, de toute évidence, quel que soit le siècle et quelles que soient les modalités de la compétition entre unités politiques, les déterminants de la puissance* » (28). La conception de la puissance chez Aron est ainsi largement sociale, dans le sens où elle dépend de la manière dont les acteurs emploient leurs ressources pour influencer leur environnement en fonction de leur cohésion interne et de leur capacité d'action collective.

De manière classique, Aron observe que la distribution de puissance au sein du système international permet de distinguer entre systèmes bipolaires et multipolaires. Néanmoins, il élabore peu sur cette distinction dans *Paix et guerre* et n'y revient pas dans son *Clausewitz* ou ses *Mémoires*. Cet apparent désintérêt pour l'un des principaux débats réalistes peut en partie s'expliquer par le fait qu'Aron trouve cette distinction évidente et peu intéressante – même s'il n'évoque pas la possibilité d'une unipolarité –, mais surtout car il ne pense pas que la distribution de la puissance au sein du système soit le principal facteur expliquant les dynamiques internationales. Par exemple, contrairement à ce que penseront ensuite les réalistes structurels, il écrit que « *les alliances ne sont pas l'effet mécanique du rapport des forces* » (29). Aron identifie trois motivations pour former une alliance : un intérêt ponctuel, une volonté d'équilibre des puissances et une affinité idéologique. En d'autres termes, il identifie le mécanisme d'équilibre des puissances (*balancing*), donne une définition accrue du *bandwagoning* – qui n'est pas limité à des enjeux de sécurité – et intègre une dimension idéologique, rendant ainsi l'analyse de la formation des alliances plus riche que la principale littérature anglo-saxonne. Cela lui permet d'introduire une distinction entre « alliés permanents » et « alliés temporaires ». Les alliés permanents ne peuvent s'imaginer devenir

(27) Bertrand BADIE, *L'Impuissance de la puissance*, Fayard, Paris, 2004.

(28) R. ARON, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 65.

(29) *Ibid.*, p. 107.

ennemis dans le futur prévisible. Ainsi, une augmentation de la puissance de l'un d'entre eux n'est pas un motif d'inquiétude pour les autres : les membres de l'Alliance atlantique aujourd'hui peuvent ainsi être considérés comme des « alliés permanents ». Au contraire, les alliés temporaires se coordonnent sur des sujets spécifiques et peuvent être engagés dans une compétition de sécurité dans d'autres domaines ou d'autres régions et devenir ennemis dans le futur. Dans leur cas, les problèmes liés à la gestion des alliances (notamment l'inquiétude face au gain de puissance de l'un des alliés) sont toujours valides (30). Ainsi, la Russie peut être considérée comme un allié temporaire des Etats occidentaux en Syrie, tout en étant engagée avec eux dans une compétition de sécurité en Europe.

Aron introduit ainsi une distinction conceptuelle permettant de comprendre des phénomènes considérés comme surprenants dans la littérature dominante sur les alliances. Par exemple, certains auteurs ont identifié un *soft balancing* des Etats européens contre les Etats-Unis (31) qui aurait été un non-sens pour Aron : les alliés permanents ne se perçoivent pas mutuellement comme des menaces potentielles, ce qui explique que l'éventuelle intégration des capacités militaires européennes n'est pas dirigée contre les Etats-Unis et que ceux-ci ne se sentent pas militairement menacés. Ainsi, Aron illustre la manière dont une focalisation étroite sur la distribution de puissance conduit à l'identification de questions de recherche peu pertinentes.

Cette attention portée aux facteurs idéels n'est pas surprenante, étant donné qu'Aron introduit une distinction importante sur la nature du système. Il explique ainsi : « *J'appelle systèmes homogènes ceux dans lesquels les Etats appartiennent au même type, obéissent à la même conception de la politique. J'appelle hétérogènes, au contraire, les systèmes dans lesquels les Etats sont organisés selon des principes autres et se réclament de valeurs contradictoires* » (32). A travers ces concepts, Aron tente de saisir l'influence des normes, valeurs et cultures sur la politique internationale. Il avance que les systèmes homogènes ont plus de chances d'être pacifiques car des normes partagées régulent le niveau de violence que les acteurs sont prêts à mobiliser les uns contre les autres, réduisent les risques de diabolisation de l'ennemi (facilitant ainsi des négociations post-conflits), garantissent une forme de prévisibilité des gouvernements puisqu'ils acceptent tous les mêmes règles.

Au contraire, les systèmes hétérogènes (au sein desquels les normes sont l'objet d'une contestation et d'une compétition) favorisent l'émergence de conflits violents qui sont difficiles à résoudre du fait de l'absence de cadre

(30) Glenn SNYDER, *Alliance Politics*, Cornell University Press, Ithaca, 1998 ; Patricia WEITSMAN, *Dangerous Alliances: Proponents of Peace, Weapons of War*, Stanford University Press, Palo Alto, 2003.

(31) Robert A. PAPE, « Soft balancing against the United States », *Security Studies*, vol. XXX, n°1, 2005, pp. 7-45 ; Seth G. JONES, *The Rise of European Security Cooperation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007.

(32) R. ARON, *Paix et guerre...*, op. cit., p. 109.

normatif commun. Par exemple, la violence des guerres napoléoniennes peut être interprétée comme étant en partie le résultat de l'hétérogénéité introduite dans le système international par la révolution française, qui remet en cause les systèmes monarchiques européens. Napoléon incarnait ainsi l'idéal révolutionnaire de renversement des autorités traditionnelles, rendant impossible la possibilité d'un compromis entre adversaires. Evidemment, l'homogénéité et l'hétérogénéité sont des concepts et les situations réelles sont plus complexes. Aron remarque ainsi que la relative homogénéité culturelle des Etats européens avant la Première Guerre mondiale n'a pas été suffisante pour contenir les dynamiques hétérogènes introduites par les différences entre types de régimes – et donc de valeurs politiques. Durant la guerre du Péloponnèse, l'homogénéité culturelle des cités grecques – et leur lutte commune contre les Perses – n'a pas permis de prévenir le conflit entre Sparte et Athènes qui a opposé un régime démocratique et un régime oligarchique. De fait, toute situation historique comporte des aspects d'homogénéité et d'hétérogénéité et déterminer quelle tendance est dominante à une période donnée est une question empirique. Aron fournit ainsi des concepts utiles pour penser les évolutions normatives au sein du système.

Après avoir tenté de définir la scène internationale, Aron tente d'en analyser les acteurs, en particulier leurs motivations à agir et les moyens à leur disposition. Aron reconnaît qu'assurer sa sécurité est l'un des principaux objectifs d'un groupe politique, mais ce n'est pas le seul. Par exemple, maximiser la puissance du groupe politique en est un autre. Comme vu précédemment, la définition que donne Aron de la puissance est large, car elle ne se limite pas aux sources physiques mais comprend aussi l'attractivité culturelle – ce qu'on appellerait aujourd'hui le *soft power*) : il écrit ainsi que les communautés politiques « *ne veulent pas être fortes seulement pour décourager l'agression et jouir de la paix, elles veulent être fortes pour être craintes, respectées ou admirées* » (33). En d'autres termes, Aron résout le débat entre réalisme offensif et réalisme défensif en en montrant l'artificialité : les deux peuvent être valides en fonction des circonstances et du contexte historique. Certains Etats peuvent chercher la sécurité, d'autres peuvent chercher la puissance.

Aron rajoute un niveau dans son analyse des motivations en avançant que les Etats peuvent aussi chercher la gloire, définie comme le degré d'admiration qu'une communauté politique reçoit de ses homologues. Aron explique que la quête de la gloire est conceptuellement différente de la dimension d'attractivité culturelle de la puissance : elles suscitent des comportements différents. Il prend ainsi l'exemple de trois dirigeants : Clemenceau, Napoléon et Louis XIV. Clemenceau recherchait la sécurité : après la Première Guerre mondiale, il souhaitait s'assurer que la France ne puisse plus être attaquée par l'Allemagne et espérait obtenir des garanties

(33) *Ibid.*, p. 83.

territoriales lors du Traité de Versailles. Napoléon aspirait à la puissance et souhaitait étendre continuellement la puissance française en Europe. Louis XIV recherchait la gloire : au-delà de possessions territoriales, il attendait que les pays européens se tournassent vers Paris – et Louis – comme source d’inspiration et d’admiration.

En d’autres termes, Aron établit la recherche du statut comme motivation importante de politique étrangère, un thème qui commence seulement récemment à être exploré en détails en Relations internationales (34). A la place de la formule rebattue de Thucydide identifiant « *la peur, l’honneur et l’intérêt* », Aron établit une trilogie plus utile de « sécurité, puissance et gloire » pour comprendre les motivations de politique étrangère. Rétrospectivement, il expose pourquoi l’opposition entre réalisme et constructivisme est en définitive improductive : chaque approche contient une parcelle de vérité et leur opposition a peu de bénéfices intellectuels.

A partir de ces motivations, Aron établit une typologie des différentes catégories d’Etats au sein du système international. Classiquement, il oppose les Etats de *statu quo* et les Etats révisionnistes, selon que ces Etats sont satisfaits ou non de la situation internationale. Il note également que les catégories *statu quo*/révisionniste n’ont pas grande valeur explicative pour déterminer les agressés ou les agresseurs dans un conflit. Un Etat de *statu quo* peut initier un conflit s’il estime qu’une victoire pourrait conforter sa position dominante, tandis que les Etats révisionnistes masquent souvent leurs frustrations sous des déclarations pacifiques. Il est donc impossible d’évaluer les risques de conflit seulement à partir des catégories de *statu quo* ou de révisionnisme (35) : un Etat peut être l’un ou l’autre en fonction du contexte international et ce n’est pas prédictif de sa politique étrangère. Aron ajoute à cette dichotomie une distinction entre Etats traditionnels et Etats révolutionnaires – qui s’inscrit dans sa distinction entre systèmes homogènes et hétérogènes). Les Etats traditionnels peuvent être des Etats de *statu quo* ou révisionnistes, mais ils opèrent au sein de valeurs et normes communes. Les Etats révolutionnaires peuvent ne pas être révisionnistes – et être satisfaits de leurs frontières internationales par exemple –, mais leurs propres valeurs sont potentiellement subversives pour le système international. Par exemple, dans ses premières années ayant suivi la révolution de 1789, la France n’était pas révisionniste, mais était ontologiquement « révolutionnaire » pour le système international, car l’idéologie républicaine était en totale contradiction avec le principe de légitimité monarchique existant alors en Europe. Cette introduction de la dimension idéologique est une addition conceptuelle importante qui

(34) Richard Ned LEBOW, *A Cultural Theory of International Relations*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008 ; T. V. PAUL / Deborah WELCH LARSON / William C. WHOLFORTH (dir.), *Status in World Politics*, Cambridge University Press, Cambridge, 2014 ; Jonathan RENSHON, *Fighting for Status: Hierarchy and Conflict in World Politics*, Princeton University Press, Princeton, 2017.

(35) Sten RYNNING / Jens RINGMOSE, « Why are revisionist States revisionist? Reviving classical realism as an approach to understanding international change », *International Politics*, vol. XLV, n°1, 2008, pp. 19-39.

offre une distinction plus subtile que la distinction classique *statu quo*/révisionnisme.

Tableau 1: Catégories d'Etats selon Aron

	<i>Statu quo</i>	Révisionniste
Traditionnel	Autriche-Hongrie 1815	Allemagne après 1918
Révolutionnaire	France de 1789 à 1794	Russie contemporaine?

A travers cette brève présentation, on peut observer qu'Aron forge un certain nombre de concepts qui lui permettent de rendre compte et de saisir les phénomènes internationaux, qui ont toujours une grande pertinence actuelle. Remobiliser les concepts aroniens et contribuer à leur développement est certainement une dimension de recherche prometteuse pour contribuer au progrès de la discipline des Relations internationales.

LES RÉGIMES POLITIQUES ET LE SYSTÈME INTERNATIONAL

Comme Aristote et les philosophes classiques en général, Aron doute de la possibilité de séparer deux sous-champs de la Science politique que sont les Relations internationales et la Politique comparée : ce n'est certainement pas un hasard si l'introduction de *Paix et guerre* s'ouvre sur des références à Platon et Aristote (entre autres). Or Rosenboim souligne aussi l'impact de la Seconde Guerre mondiale qui conduit Aron à considérer comme dépassée la distinction entre politique « interne » et politique « internationale » et à repenser les relations complexes entre l'Etat et la sphère politique globale (36).

De manière cohérente avec son approche du monde social et sa volonté d'intégrer Relations internationales et Politique comparée, Aron n'attribue aucune priorité ontologique à l'agent ou la structure dans son approche. Il ne formule pas le débat en ces termes et ses remarques sur le sujet sont dispersées dans plusieurs travaux, ce qui peut les faire apparaître comme contradictoires. Toutefois, rassemblées, ces remarques montrent qu'Aron ne favorise ontologiquement ni l'agent ni la structure mais s'intéresse à leur co-constitution, ce qui contredit la lecture d'Aron en faisant un précurseur du réalisme néo-classique, auquel cas il accorderait une priorité ontologique à la structure (37). De fait, par moments, Aron semble privilégier l'importance de la structure dans la détermination du comportement des agents. Par exemple, il écrit que « *la puissance [...] dépend aussi des moyens dont l'emploi est, à chaque époque, admis comme*

(36) O. ROSENBOIM, *The Emergence of Globalism*, op. cit., p. 29.

(37) Dario BATTISTELLA, « Raymond Aron, réaliste néoclassique », *Etudes internationales*, vol. XLIII, n°3, 2012, pp. 371-388.

*légitime par les coutumes internationales » (38) et que « la caractéristique première d'un système international est la configuration du rapport des forces » (39), ce qui peut être interprété comme une priorité ontologique accordée à la structure, comprise soit comme une combinaison de normes – de manière constructiviste – ou comme reflet de la distribution de la puissance. Ailleurs, Aron écrit pourtant qu'« à chaque époque, les acteurs principaux déterminaient le système plus qu'ils n'étaient déterminés par lui. Il suffit d'un changement de régime à l'intérieur d'un des acteurs principaux pour changer le style et parfois le cours des relations internationales » (40). Dans le *Clausewitz*, il écrit que « les acteurs créent, dans une certaine mesure, la réalité à laquelle ils ont l'illusion d'être soumis » (41).*

En fait, Aron résume sa position sur le débat agent-structure dans un développement qui mérite d'être cité dans son intégralité. « *Les mêmes hommes n'arrivent pas au pouvoir dans tous les régimes, ils n'agissent pas dans les mêmes conditions ni sous les mêmes pressions. Postuler que les mêmes hommes dans des circonstances différentes ou des hommes différents dans les mêmes circonstances prennent des décisions équivalentes ressortit à une étrange philosophie, implique l'une ou l'autre des deux théories suivantes : ou bien la diplomatie serait rigoureusement déterminée par des causes impersonnelles, les acteurs individuels occupant le devant de la scène mais jouant des rôles appris par cœur, ou bien la conduite de l'unité politique devrait être commandée par un 'intérêt national', susceptible d'une définition rationnelle, les péripéties des luttes intérieures et les changements de régime ne modifiant pas (ou ne devant pas modifier) cette définition. Chacune de ces philosophies peut être, me semble-t-il, réfutée par les faits » (42).*

De manière caractéristique, ce passage se trouve dans un chapitre complet consacré à l'importance des régimes politiques sur la conduite diplomatico-stratégique. Au final, Aron n'accorde de priorité ontologique ni à la structure ni à l'agent, mais insiste sur leur co-constitution et l'importance égale des idées et de la puissance pour comprendre leur interaction : « *calcul des forces et dialectique des régimes ou des idées sont également indispensables pour interpréter la conduite diplomatico-stratégique en n'importe quelle époque ; ni les buts ni les moyens, ni le licite ni l'illicite ne sont adéquatement déterminés par le seul calcul des forces ou la seule dialectique des idées » (43).*

Cette attention pour l'agent conduit Aron à développer une tentative de classification de la nature des régimes (44) liée à ses travaux sur la

(38) R. ARON, *Paix et guerre...*, op. cit., p. 68.

(39) *Ibid.*, p. 104.

(40) *Ibid.*

(41) Raymond ARON, *Penser la guerre : Clausewitz*, Gallimard, Paris, 1976, p. 12.

(42) R. ARON, *Paix et guerre...*, op. cit., p. 283.

(43) *Ibid.*, p. 109.

(44) Giulio DE LIGIO, « The question of political regime and the problems of democracy: Aron and the alternative of Tocqueville », in José COLEN / Elisabeth DUTARTRE-MICHAUT (dir.), *The Companion to Raymond Aron*, op. cit., pp. 119-136.

transformation des sociétés industrielles. Comme l'a parfaitement identifié Pierre Grosser dans une recension de deux ouvrages d'Aron parue en 1957, soit cinq ans avant la publication du *Paix et Guerre* : « *quand [Aron] se fait l'analyste systématique des implications politiques de la société industrielle [...] il ne cesse d'apporter de nouvelles pierres à l'édifice qui constituera sans doute un jour une théorie politique globale du monde contemporain* » (45). Aron développe notamment sa vision des régimes dans sa *Sociologie des sociétés industrielles* et en explore les conséquences par exemple dans *La Société industrielle et la guerre*. Tous les régimes politiques déclarant relever d'un principe démocratique (y compris le régime soviétique), le critère de distinction des régimes doit être identifié différemment.

Aron identifie ainsi deux grands types de régimes : les régimes à Etat partisan et les régimes pluralistes. Ces derniers se définissent comme connaissant « *une organisation constitutionnelle de la concurrence pacifique pour l'exercice du pouvoir* ». Leur problème essentiel – jamais complètement résolu – peut s'énoncer ainsi : « *Comment arriver à la conciliation de l'unanimité nationale et de la contestation permanente ?* ». Il existe d'autres problèmes pour caractériser les diverses catégories de régimes au sein du type pluraliste. Dans les régimes à Etat partisan, un parti a le monopole de l'activité politique légitime, même s'il peut organiser une concurrence de façade. La légalité est relative puisque les possibilités d'action du parti sont illimitées et le régime nécessite une forte mobilisation idéologique pour justifier son action. Dans un régime pluraliste, le principe fondateur est une combinaison de deux sentiments : le respect de la légalité et le sens du compromis ; dans le régime de parti unique, le principe est double : la foi dans la doctrine du parti et la peur pour les opposants.

Cette tentative de caractérisation sociologique des différences fondamentales entre les régimes se double d'une analyse de leurs soubassements idéologiques. Aron relève ainsi que l'un des principaux facteurs conduisant à l'établissement d'un système international homogène est la similitude des régimes politiques, fondés sur des valeurs communes : « *en de tels régimes, les hommes d'Etat obéissent à des règles éprouvées ou à des coutumes : les rivaux ou les alliés savent en gros ce qu'ils peuvent attendre ou craindre* » (46). Aron s'intéresse en de nombreuses occasions à l'importance politique des idées, qui servent de facteurs de mobilisation. Le critère idéologique est l'un des éléments fondamentaux de son analyse du régime soviétique, dont il publie sous pseudonyme en 1953 une analyse dénonçant en creux le désarmement intellectuel de l'Occident face à l'offensive idéologique de Moscou (47). Sur ce point, son analyse du libéralisme n'est pas claire : il a régulièrement avancé que cette doctrine

(45) Alfred GROSSER, « Aron (Raymond) - *Sociologie des sociétés industrielles. Esquisse d'une théorie des régimes politiques* ; Aron (Raymond) - *La Société industrielle et la guerre, suivi d'un Tableau de la diplomatie mondiale en 1953* », *Revue française de Science politique*, vol. X, n°1, 1960, p. 195.

(46) R. ARON, *Paix et guerre...*, op. cit., p. 109.

(47) François HOUTISSE, *La Coexistence pacifique. Essai d'analyse*, Nouveau Monde, Paris, 1953.

politique constituait l'alternative désirable au communisme dans le combat des idées caractérisant la Guerre froide, tout en soulignant en de multiples occasions que le libéralisme était trop tolérant pour être considéré comme une idéologie.

La réponse se trouve peut-être dans l'importance qu'Aron accorde au mythes politiques dans son analyse (48). Dans *l'Opium des intellectuels*, il développe une critique féroce des mythes politiques d'une certaine gauche, qui la rend aveugle aux rapports de force et aux menaces pesant sur les démocraties libérales. Cette critique n'empêche pas Aron de percevoir la force de ces mythes, dont il pense qu'ils peuvent aussi servir de force transformatrice en faveur d'une politique progressiste et libérale. Cette dimension informe par exemple son analyse des possibilités de la construction européenne (49). Si le libéralisme politique ne constitue pas une idéologie en tant que telle, il s'articule comme toute doctrine politique autour d'un certain nombre de mythes politiques fondamentaux qui ont un pouvoir transformateur. De manière cohérente avec cette importance transformatrice des mythes, il faut souligner qu'Aron s'oppose à considérer les « cultures » ou les « civilisations » comme des entités méta-historiques stables (50).

Ainsi, l'importance accordée par Aron au type de régime et à l'idéologie peuvent toujours servir de guide à l'analyse du monde contemporain. Dans *L'Homme contre les tyrans*, il identifie dans le nazisme une fascination pour la violence et la cruauté mises au service d'un objectif millénariste, qui n'est pas sans évoquer les mises en scène insoutenables de l'Etat islamique. De même, son analyse des régimes à Etat partisan nécessitant une mobilisation idéologique pour assurer leur maintien évoque évidemment la Russie contemporaine, dont les mythes politiques mobilisés par le régime et promus à l'étranger de diverses manières (notamment guerre de l'information et subversion) s'opposent frontalement aux mythes politiques des démocraties libérales et peuvent donc avoir un écho chez les mouvements anti-libéraux, dont l'existence et la participation au jeu électoral est rendue possible par les démocraties libérales elles-mêmes (51). Reconnaître la réalité de l'opposition fondamentale des mythes politiques entre la Russie et les démocraties libérales, au-delà de l'analyse des rapports de force, est nécessaire pour trouver un mode d'interaction diplomatique approprié et gérer la compétition de sécurité actuelle. L'interaction que propose Aron entre nature du régime – à étudier dans une perspective sociologique de distribution du pouvoir et idéologique de contenu des mythes politiques –

(48) Raoul GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Seuil, Paris, 1986 ; Chiara BOTTICI, *A Philosophy of Political Myth*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007.

(49) Joël MOURIC, *Raymond Aron et l'Europe*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2013.

(50) O. ROSENBOIM, *The Emergence of Globalism*, op. cit., p. 45.

(51) Olivier SCHMITT, *Pourquoi Poutine est notre Allié ? Anatomie d'une passion française*, Hikari Editions, Lille, 2017 ; Vincent KEATING / Katarzyna KACZMARSKA, « Conservative soft power: liberal soft power bias and the 'hidden' attraction of Russia », *Journal of International Relations and Development*, 2017.

et configuration du système international – distribution de la puissance et normes dominantes – est particulièrement riche d’enseignements pour l’étude des situations actuelles telles que la compétition de sécurité avec la Russie, la montée en puissance de la Chine ou les relations entre les Etats-Unis et les Etats européens.

* *
*

Cette brève présentation de la pensée internationale de Raymond Aron interroge la définition même du réalisme. Certes, Aron a une « *vision tragique de la politique* » (52), qu’il partage avec plusieurs autres auteurs identifiés comme faisant partie du canon réaliste, mais force est de constater que son approche diverge en plusieurs points importants des présentations traditionnelles du courant. Dans une large mesure, on peut affirmer que l’approche aronienne anticipe les impasses du débat paradigmatique (néo-)réalisme/(néo-)libéralisme/constructivisme qui a dominé les Relations internationales américaines durant une vingtaine d’années et dont la discipline s’efforce de sortir. Aron n’apporte pas de réponse à tous les enjeux internationaux actuels. Ainsi, il sous-estime la possibilité régulatrice du droit international et ne constitue pas nécessairement le meilleur guide pour l’analyse des phénomènes transnationaux. Nous avons ainsi vu qu’il reconnaissait l’existence de ces phénomènes mais les traitait comme secondaires par rapport aux enjeux liés au système international et à la possibilité de guerre. La persistance – et l’importance croissante – des enjeux de compétition entre grandes puissances, dont certains auteurs ont relevé dès 2003 qu’ils étaient sous-étudiés par la Science politique européenne (53), donne néanmoins raison au philosophe français dans son insistance à étudier les enjeux liés au système international. (Re-)découvrir Aron permet ainsi à la fois de complexifier la catégorie d’analyse du « réalisme » – dont il faut se poser la question de la pertinence du label – tout en fournissant des cadres d’analyses épistémologiques, conceptuels et éthiques aussi pertinents maintenant qu’ils l’étaient lors de la Guerre froide.

(52) Richard Ned LEBOW, *The Tragic Vision of Politics. Ethics, Interests and Order*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

(53) Wolfgang SEIBEL, « Suchen wir immer an der richtigen Stelle ? Einige Bemerkungen zur politikwissenschaftlichen Forschung nach dem Ende des Kalten Krieges », *Politische Vierteljahresschrift*, vol. XLIV, n°2, 2003, pp. 217-228.